

CLÉS

RETROUVER DU SENS

Nouvelle science, nouvelle spiritualité.

Entretien avec Jean Staune

Mathématicien, épistémologue, éditeur d'ouvrages scientifiques, organisateur de multiples colloques sur la "nouvelle science", Jean Staune, qui prépare actuellement un doctorat de paléontologie, est un jeune homme très enthousiaste. Pour lui, travailler sur la popularisation des grandes découvertes scientifiques est un sacerdoce. Il n'a pas son pareil pour vous convaincre que le fameux "changement de paradigme" dont tout le monde parle, peut radicalement nous changer la vie... à condition de demeurer très scientifique, c'est-à-dire très rigoureux. "Rien ne sert, dit-il, de s'agiter ni de parler de spiritualité à propos de n'importe quelle découverte. Si vous ne changez pas l'ADN de la société, entendez son programme central, celui qui sera enseigné aux enfants, alors vous n'avez rien fait." Pour changer le "programme central" de la société, il faut se lever de bonne heure. Jean Staune est un homme qui a décidé de se lever à cette heure-là.

Nouvelles Clés : Avec la Mécanique quantique (et dans une certaine mesure avec l'hypothèse du Big Bang) la science de l'inerte a vécu, en ce XX^e siècle, une mutation fondamentale. Tous les grands physiciens l'admettent : aujourd'hui, ils n'ont plus de problème pour admettre l'existence d'un Esprit, qu'il soit immanent ou transcendant. La science du vivant va-t-elle enfin connaître une mutation comparable ?

Jean Staune : Pour résumer hardiment, il est vrai que la "dématérialisation" des fondements mêmes de la matière, provoquée par la Mécanique quantique, est mortelle pour la vision réductionniste. Quant à la théorie du Big bang, je lui adjoindrais volontiers le "principe d'anthropie" des astrophysiciens Dyson et Trinh Xuan Thuan, selon lequel, d'une manière ou d'une autre, nous (l'état "humain") avons forcément été "prévus" dès le début du cosmos.

N. C. : Alors quid des sciences du vivant ?

J. S. : J'y vois deux grandes révolutions en œuvre en ce moment même, qui vont prolonger le séisme quantique jusque dans notre chair. Il s'agit : 1- de la remise en cause radicale du darwinisme comme théorie de l'évolution du vivant ; 2- de l'infirmité expérimentale de l'Homme neuronal, c'est-à-dire de l'idée que notre conscience est réductible aux états de notre cerveau.

Commençons par l'évolutionnisme. Les darwiniens se divisent actuellement en deux camps : d'un côté, vous avez les purs et durs comme Dawkins ou Ransmayer qui s'accrochent à l'axiome darwinien de base, le gradualisme, selon lequel la vie serait un gigantesque fleuve continu, les espèces vivantes se transformant les unes dans les autres au gré de milliards de micro mutations, purement accidentelles mais procurant à leurs "titulaires" un léger avantage dans la sélection naturelle. Ces puristes développent des modèles très cohérents sur le plan logique - qu'ils se régalaient à appliquer à un monde "à 100% gouverné par les gènes" -, mais sans aucun rapport avec la réalité. En face, vous avez les réformistes comme Gould, qui se rendent bien compte que le gradualisme ne tient pas la route et que, comme le disait Thomas Huxley, pourtant grand ami de Darwin : "Natura saltum facit" - la nature fait des sauts. Autrement dit, l'évolution s'est faite de manière discontinue. Ces réformistes sont beaucoup plus en accord avec ce qu'on trouve sur le terrain, par contre leurs modèles présentent de grosses faiblesses de cohérence interne.

Evidemment, on voit bien pourquoi les purs et durs s'accrochent au gradualisme. Dire que l'évolution s'est faite par bonds, cela revient à supposer qu'il y ait eu non pas des milliards de micro changements aléatoires, mais des macro mutations, c'est-à-dire une coordination de plusieurs mutations simultanées, ce qui ne saurait être le fruit du hasard, mais ne peut relever que d'un "plan", donc d'une intention. Or ces matérialistes strictement athées ne sauraient bien sûr accepter l'idée que la nature puisse avoir des intentions ! Pourtant, toutes les dernières découvertes vont dans ce sens, et cela va nous obliger à revoir bien des schémas que l'idéologie darwinienne nous a mis dans la tête.

Un jour, une guenon a accouché d'un petit humain

Prenez cette fresque bien connue, souvent utilisée en publicité, où l'on voit un singe à quatre pattes lentement se redresser, pour peu à peu devenir un homme. Eh bien cette séquence est vraisemblablement fautive. Tout tend à prouver que le

redressement du bassin s'est fait d'un coup. Les calculs les plus récents montrent en effet qu'il n'y a pas de maillon intermédiaire possible : du point de vue de votre bassin, soit vous êtes un quadrupède, soit vous êtes un bipède. Un bassin "à 45°" n'est mécaniquement pas viable. Or le redressement du bassin suppose un véritable bouleversement de l'organisme, à des niveaux concernant des gènes très différents - le prix Nobel de neurologie Eccles explique en particulier qu'il faut un remaniement de toute une partie du cerveau, responsable de l'équilibre : un demi bipède, qui continuerait à se promener avec un cerveau de quadrupède serait totalement handicapé et, d'après les théories mêmes de la sélection naturelle, rapidement éliminé.

N. C. : Vous voulez dire que l'australopithèque, notre premier ancêtre bipède, pu apparaître tout d'un coup ?

J. S. : Mais oui. En une seule génération ! Un jour, une femelle primate a sans doute donné naissance à un australopithèque.

N. C. : C'est difficile à admettre.

J. S. : Bien sûr. Pourtant, quand on étudie la nature attentivement, tout se passe vraiment comme si toute l'évolution s'était effectuée de cette façon-là. Par sauts brusques, engendrant de grands "types" vivants - ce qui était l'intuition de tous les grands savants de l'évolution avant Darwin : Cuvier, Linné, etc.

Aucun homme n'est "un peu moins humain" que les autres

Vous avez le "type papillon", le "type poisson", le "type chien"... Si vous vous retrouvez face à un chien très étrange, d'une race inconnue pour vous, au fin fond des montagnes de Chine, vous savez tout de suite qu'il s'agit d'un chien, c'est-à-dire qu'il appartient au "type chien". Inutile de préciser que la démonstration s'applique à l'homme : il n'existe pas, comme pourrait le laisser supposer le gradualisme darwinien, des hommes "un peu moins humains" que les autres, des sortes de maillons intermédiaires entre le singe et nous. Ou vous êtes humain ou vous ne l'êtes pas, c'est net et carré. Attention : le fait que le darwinisme a toujours été lourd d'un racisme potentiel ne doit pas nous influencer - soit il a raison, soit il a tort, ce sont les faits qui doivent trancher. Pourquoi avons-nous du mal à concevoir ces "macro mutations" ? Mais parce qu'elles sont rarissimes ! Elles ne se produisent sans doute que tous les cent ou deux cent mille ans, et nous sommes selon toute vraisemblance le résultat de la dernière en date ! Par définition, nous n'avons donc jamais pu assister à l'une d'elles. Cela signifie que les phénomènes qui se déroulent actuellement dans la nature ne sont en aucun cas des phénomènes propres à engendrer une macro mutation, mais plutôt des manières de gérer la variabilité à l'intérieur d'un type. On pourrait les étudier durant mille ans, qu'on n'en saurait sans doute pas davantage sur le mécanisme des macro mutations.

N. C. : On sait pourtant provoquer des mutations en laboratoire.

J. S. : Oui, voilà des décennies qu'on fait muter des millions de mouches drosophiles, par exemple, mais elles sont toujours restées des mouches drosophiles. On est resté à l'intérieur d'un type.

La découverte scientifique cruciale à l'appui de l'idée de grands types vivants, séparés les uns des autres par des fossés franchissables uniquement par macro mutations, nous vient d'une discipline toute neuve : la comparaison bio moléculaire. Nous savons aujourd'hui mesurer la "distance génétique" qui sépare les espèces, en comparant certaines protéines, par exemple l'hémoglobine alpha ou le cytochrome C, présentes chez tous les êtres vivants avec de légères variations. Or que découvre-t-on en mesurant ces dernières ? Contrairement à l'image de l'arbre évolutionniste de Darwin, on tombe sur des séquences discontinues avec un fait extraordinaire : tous les membres d'une séquence sont "moléculairement équidistants" des membres des autres séquences. Traduction très schématique : aucun reptile n'est plus proche des poissons qu'un autre reptile, aucun batracien n'est plus proche des reptiles qu'un autre batracien etc. Cela signifie, entre autres, que les "horloges moléculaires" des différentes espèces sont restées en quelque sorte branchées les unes sur les autres depuis des centaines de millions d'années, ce qui suppose une incroyable coordination générale. L'un des chercheurs les plus en pointe dans ce domaine, Michael Denton, qui dirige un centre de biologie moléculaire en Australie, rappelle dans son livre magnifique *L'évolution, une théorie en crises*, que nous ne sommes capables de reconnaître un niveau de complexité dans la nature, que dans la mesure où notre propre technologie a atteint un niveau comparable. Un homme de l'Antiquité qui trouverait un ordinateur sur sa route n'y verrait aucune technologie. C'est très récemment, qu'ayant découvert l'ADN et les manipulations génétiques, nous nous rendons compte de la complexité "technologique" mise en jeu dans le vivant. Le problème, si l'on use de la métaphore "technologique", c'est qu'il faut supposer un ingénieur derrière. L'ensemble des mécanismes nécessaires à des macro mutations présuppose l'idée de "plan". Nous sommes, grosso modo, construits avec les mêmes matériaux de base que nos lointains ancêtres bactériens (ADN, ARN, acides aminés...), pourtant nous sommes très différents. Imaginez une usine fabriquant des R5 et qui, tout d'un coup, se mettrait à fabriquer des R21, avec les mêmes ouvriers et les mêmes matériaux, qu'est-ce qui aurait changé ?

Les plans.

Où sont les "plans" qui coordonnent les macro mutations et dirigent ainsi l'évolution du vivant ? Depuis quel niveau de réalité agissent-ils ? Pourquoi se déclenchent-ils ? Voilà les questions auxquelles on aboutit aujourd'hui.

N. C. : Selon vous, ces “plans” seraient intentionnels et mèneraient quelque part, n’est-ce pas ?

J. S. : Absolument. Je vous signale de ce point de vue une recherche absolument passionnante, menée par une jeune paléontologue française, Anne d’Ambrincourt qui dirige également la fondation Teilhard de Chardin. En étudiant systématiquement les os crâniens de tous les mammifères disponibles depuis soixante cinq millions d’années, elle est parvenue à démontrer qu’il y avait une “montée vers le plus complexe”. Ce que viennent d’ailleurs confirmer les travaux du biologiste Schützenberger : au fil de l’évolution, les protéines des nouvelles espèces sont de plus en plus complexes.

L’homme de Néandertal était-il une “fluctuation chaotique” ?

Vous savez que, d’après les darwiniens, l’évolution n’a pas de but ni la nature d’intention.

Pour eux, le vivant n’est pas vectorisé. Une Lynn Margulis, un Stephen J. Gould estiment que l’homme n’est finalement pas “plus évolué” que la bactérie qui ressemble aux mitochondries de nos cellules. Comment alors expliquer que, systématiquement, les grandes familles vivantes aient été remplacées par plus complexes qu’elles ? Pourquoi, à la disparition des grands reptiles, a-t-on vu les mammifères s’imposer, et pas les grenouilles - d’un strict point de vue de survie génétique, rien n’interdisait à la nature d’inventer “par hasard” des super grenouilles... sauf que cela ne s’est jamais produit. L’évolution a un sens. Ce que Teilhard de Chardin appelait la “tension vers oméga”.

Cette tension, cette flèche, comporte toute sorte de déviations et de chemins de traverse. En appliquant les théories du chaos, Anne d’Ambrincourt aboutit à l’idée qu’à l’intérieur de chaque grande séquence du vivant, il y a fluctuation chaotique : l’évolution peut éventuellement partir dans tous les sens. Mais il y aurait toujours un “attracteur étrange” pour finalement ramener le flux vivant vers une certaine destination.

L’exemple le plus frappant (que d’Ambrincourt cite dans son livre *L’homme attendu*) est celui de l’homme de Néandertal. D’après ses travaux, et contrairement à ce que pensent beaucoup de chercheurs, l’homme de Néandertal n’aurait en rien été un humain. Il en avait pourtant la plupart des caractéristiques (et même un cerveau plus gros que le nôtre), mais c’était, d’après elle, un animal - “une fluctuation chaotique”, dit-elle -, une sorte d’essai raté à la recherche de l’homme.

N. C. : Un raté qui a tout de même survécu des centaines de milliers d’années, se fabriquait des outils, maîtrisait le feu, enterrait ses morts...

J. S. : Absolument. Mais il est probable qu’il ne parlait pratiquement pas. Ses méninges, et donc l’irrigation sanguine de son cortex étaient trop faibles. Un singe très intelligent. Pas un humain. Ce n’est qu’une thèse. Je pensais jusqu’ici comme tout le monde que l’humain, au sens où nous l’entendons aujourd’hui, était apparu bien avant. Mais les arguments de cette jeune chercheuse sont remarquables.

N. C. : Vous défendez donc une thèse qu’on pourrait dire “néo-créationniste” : les espèces vivantes n’auraient pu s’engendrer les unes les autres, sans un coup de pouce régulier (tous les cent ou deux cent mille ans) venu de l’extérieur de notre espace-temps. Et ce coup de pouce est dirigé dans une direction précise.

J. S. : Attention, il n’est pas question de dire que l’idée de création est aujourd’hui scientifiquement prouvée. Mais désormais, plus rien n’interdit à quiconque d’inférer (de déduire) logiquement l’idée de création de la recherche scientifique.

Le gros problème que nous rencontrons, que ce soit en matière d’évolution, de mécanique quantique ou de Big Bang, c’est que, chaque fois, nous aboutissons à l’idée qu’il existe, derrière le monde, un autre ordre de réalité (qu’on l’appelle “ordre impliqué” comme David Bohm, “réel voilé” comme Bernard d’Espagnat, ou “monde des idées pures” comme Platon), un ordre qui échappe à l’espace-temps où nous vivons, mais qui est néanmoins en interaction permanente avec ce dernier. Or il est très difficile, mathématiquement, de concevoir une relation (une “bijection”) entre un monde avec temps et un monde sans temps. Cette bijection s’appelle peut-être l’homme ! Nous retrouvons ce problème dans le second grand domaine de recherche, où les sciences du vivant connaissent actuellement une révolution : le cerveau.

La conscience est en avance de 0,5 seconde sur le monde

Toute une école de pensée, autour du célèbre Marvin Minsky du M.I. T. de Boston, et de ses élèves Hans Moravec et Ruiz de Gopégui, soutient aujourd’hui la thèse réductionniste maximale : l’homme ne serait en fait qu’un chaînon manquant entre l’animal et la machine. Dans son livre *Une vie après la vie*, Moravec annonce que, d’ici peu, on fabriquera des cerveaux artificiels qui penseront comme l’homme, et même mieux : comparés à eux, nous serons si nuls, qu’il faudra nous greffer des organes artificiels pour que nous puissions soutenir un dialogue. De Gopégui, de son côté, prédit que nos descendants seront, au mieux, “les garçons de course des robots du futur”. Tous ces gens, très sérieux, édités dans les meilleures maisons d’édition, ne rient pas. Je les crois dangereux. Leurs raisonnements les conduisent, parfois explicitement, à proclamer que la

liberté humaine est un leurre et que, demain, toutes les libertés civiles une fois éliminées, nous n'aurons qu'une alternative : être bien ou mal programmé.

Il y a une façon scientifique de prouver qu'ils ont tort : démontrer que, contrairement à ce que prétend aujourd'hui la thèse académique officielle, la conscience humaine n'est pas réductible à des états neuronaux. Or cette démonstration est en cours. Elle est même déjà faite, et c'est quelque chose de fabuleux !

La première expérience a été montée par le neurologue Jean-François Lambert, à la fac des sciences de Jussieu. Il a réussi à prendre les électroencéphalogrammes de lamas tibétains en train de méditer. Pendant la méditation, on envoie des flashes lumineux dans les yeux des lamas - ce qui, en principe, se solde par un tracé particulier dans le cerveau, dit "potentiel évoqué réflexe" (p.e.r.). Là, non : la concentration des méditants est telle qu'ils effacent le p.e.r. de leurs tracés. D'après la loi française (loi Caillavet), cela signifie qu'ils sont en état de mort clinique...

N. C. : Mais cela ne prouve pas que l'instance qui bloque le processus n'appartient pas elle-même aux circuits neuronaux.

J. S. : Cette expérience ruine le réductionnisme le plus dur, mais vous avez raison. Viennent alors deux autres séries d'expériences, respectivement montées par les neurologues Kornhuber et Libet qui, elles, font vraiment avancer l'idée que nous avons de la conscience. Leurs protocoles expérimentaux sont terriblement rigoureux (celui de Libet, qui est officiellement un "nobélisable", fait 90 pages).

Essayons de résumer :

Kornhuber demande à des volontaires d'appuyer sur un bouton quand bon leur semble.

On observe leurs tracés. Tout se passe d'abord comme si le système nerveux "décidait" une fraction de seconde avant le sujet, ce qui tendrait à prouver que ce dernier n'a en fait aucune autonomie par rapport à ses neurones. Et puis, tout d'un coup, on trouve des tracés tronqués (des "potentiels de préparation avortés"), correspondant à des moments où le sujet a failli agir mais a soudain décidé de ne pas le faire. Kornhuber en tire la conclusion suivante : la conscience est aux états neuronaux ce que l'arbitre est aux footballeurs : la plupart du temps, elle laisse faire (la majorité de nos activités neuronales sont d'ailleurs inconscientes), mais de temps en temps, quand elle le juge utile, la conscience intervient. Les réductionnistes ne voient que le ballon et les joueurs, la présence de l'arbitre leur échappe - elle est pourtant cruciale.

La description des expériences du Pr Libet au Mount Jerusalem Hospital de New York demanderait plusieurs pages. On compare les temps que met un sujet à réagir quand on lui pique le doigt et quand on lui pique la zone du cerveau correspondant à ce doigt. L'expérience est difficile à renouveler, il faut qu'un opéré du cerveau accepte de jouer les cobayes. Il en ressort une conclusion étonnante : tout se passe comme si la conscience était capable d'anté-dater ce qui arrive à notre corps. Si Libet a raison, les mots que vous lisez en ce moment-même arrivent en fait à votre cerveau une demi-seconde plus tard que vous ne vous l'imaginez. Notre conscience se serait arrangée (dans un but de stricte survie) pour que nous ayons tout le temps une petite avance sur les événements. Si la conscience peut avoir, ne serait-ce qu'une demi-seconde d'avance sur les processus neuronaux, cela ruine toutes les théories des Marvin Minsky et autres Jean-Pierre Changeux : la conscience devient en effet une entité autonome, indépendante des lois de l'espace-temps et de l'énergétique.

N. C. : Comment une entité non énergétique pourrait-elle agir sur la matière et nous faire bouger ?

J. S. : Là, nous serions bien ennuyés si la Mécanique quantique n'avait pas déjà été inventée. En effet, pour rester strictement scientifique, il faut respecter le principe de conservation d'énergie de Lavoisier : rien ne se perd, rien ne se crée. Mais Sir Eccles, le prix Nobel de neurologie, nous souffle la réponse dans son livre-testament. Vous savez que les informations circulent dans notre système nerveux en franchissant des milliards de synapses, où des millions de milliards de vésicules biochimiques s'ouvrent et se ferment sans arrêt, suivant certaines lois de probabilité. On a calculé que l'énergie nécessaire pour manipuler l'une de ses vésicules était de 10-18 g (soit 0,000... dix-huit zéro en tout... 001 gramme), ce qui est une quantité d'énergie si petite qu'elle entre dans l'ordre du principe d'incertitude d'Heisenberg. Il est donc scientifiquement légitime de postuler, sans violer le principe de Lavoisier, que la conscience, l'esprit, est une force capable de réorganiser le mouvement des vésicules synaptiques et d'influer sur la probabilité de leurs répartitions. L'influence sur l'ensemble des vésicules synaptiques concernées par une action prendrait une demi-seconde environ en moyenne, mais la conscience se serait arrangée pour "gommer" ce léger problème... Cette demi-seconde d'avance nous serait évidemment passée inaperçue si la recherche scientifique n'avait pas "feinté" la conscience, en piquant une zone en principe inaccessible : la matière grise du cerveau. L'histoire des sciences est jalonnée de tels clin d'œil, En physique, l'ineffable nous est arrivé par les "fentes de Young" (à travers lesquelles la lumière passe soit sous forme corpusculaire, soit sous forme ondulatoire). En neurologie, on parlera peut-être un jour des "piqûres de Libet" ! Chaque fois, le mystère est le même : de quelle nature est cet "hors-espace-temps" qui semble nous lorgner, aussi bien du fond de la matière que du fond de notre conscience ?

La réponse scientifique à cette question est difficile. Nous en avons souvent parlé avec Bernard d'Espagnat. Comme je lui citais la "théologie négative" de St Denis l'Aréopagique répondant à la question "Qu'est-ce que Dieu ?" : "Ça n'est ni ceci, ni

ceci, ni cela, ni cela, ni...”, d’Espagnat s’est mis à rire : c’est exactement ainsi qu’il définit le “réel voilé”, sa façon à lui de nommer la mystérieuse réalité que la Mécanique quantique devine “derrière le réel” sans pouvoir la cerner.

Là, inmanquablement, nous sortons de la science. Pourtant, c’est sur cette question que se jouera le grand affrontement scientifique du prochain siècle, Vous avez en effet deux tendances, actuellement alliées contre le réductionnisme naïf, mais qui se retrouveront face-à-face sitôt celui-ci éliminé, Après l’affrontement “matérialisme contre spiritualité” du XX^e siècle, nous aurons, je vous le parie, l’affrontement “auto-organisation contre incomplétude”.

N. C. : Explication SVP !

J. S. : Ce sont deux niveaux du Nouveau Paradigme. Le premier, l’auto-organisation, est défendu aujourd’hui par des gens remarquables, comme Prigogine, Laszlo, Goodwin, Varéla, etc. Partant de la théorie du chaos, des structures dissipatives, de l’observation des systèmes vivants, notamment biosphériques, aussi bien que de la “vie artificielle” purement informatique, ils étudient, émerveillés, le fait que, dans certaines conditions, le réel s’auto-organise spontanément. Certains d’entre eux en tirent des conséquences philosophiques “immanentistes” : “ça s’organise spontanément !” est leur cri de ralliement. Pour eux, le Sens Ultime est dans le monde et rien n’existe en dehors du monde.

Le second niveau, celui de l’Incomplétude, serait représenté par des gens comme d’Espagnat, Trinh Xuan Thuan, David Bohm, Michael Denton. Ils ne nient pas l’auto-organisation, mais pour eux, celle-ci est forcément incomplète. Leur slogan serait cette phrase de Wittgenstein : “Le Sens du Monde est aux marches du monde”, ou encore le théorème du mathématicien Gödel : “Tout ensemble fini d’axiomes contient une proposition indémontrable”, théorème magnifiquement illustré par de nombreux dessins d’Escher. Il y a toujours un trou au centre du monde, par où ce monde prend sens. Un trou au centre de la roue, qui fait qu’elle tourne.

Que vous preniez la physique, l’astrophysique, la biologie, la neurologie ou la théorie de l’évolution, vous aboutissez chaque fois à un autre niveau de réalité, dont on ne peut rien dire, sauf qu’il existe.

Vous l’avez compris, je me situe dans cette seconde école, qui dit à la première : “Vous ne voyez que la moitié du réel et votre erreur part en quelque sorte d’une mauvaise interprétation de la tradition.” Le Bouddha, par exemple, disait : “Il y a un étant, un créé, un formé...(on pourrait ajouter “un auto-organisé”), mais cela n’existerait pas s’il n’y avait pas un non-étant, un non-créé, un non-formé... (et nous ajouterions “un non-auto-organisé) !” Les taoïstes, eux, diraient que l’auto-organisation est un attribut du Tao avec nom, qui est “mère de toute chose”, alors que l’incomplétude appartient au Tao sans nom, qui est “père de toute chose”. Toutes les grandes traditions spirituelles ont toujours distingué ces deux niveaux : le monde où nous vivons, qui est en perpétuel devenir, et l’Absolu - que vous appeliez ce dernier Tao, ou Dieu, ou le Vide Absolu n’a pas d’importance.

N. C. : En quoi le fait que la science nous ramène à ce grand dualisme vous plaît-il ?

J. S. : Ce qui m’importe c’est que la nouvelle science rejoigne enfin, à 100%, l’une des intuitions majeures de l’humanité : Cette rencontre me semble l’événement le plus important de cette fin de millénaire. Nous avons tant besoin de retrouver du sens ! La science ne donne pas le sens, mais elle conduit vers ! Elle nous montre la faisabilité du concept ! S’il n’existe pas de sens, il n’y a pas de “je”, et donc pas de responsabilité, pas d’éthique, pas de libertés publiques.

La clé de toute civilisation est la quête du sens.